

AVIS
D'UNE MÈRE

À
SON FILS.

PAR MME. DE LAMBERT.

À LONDRES :

DE L'IMPRIMERIE DE BAYLIS, GREVILLE-STREET,
HATTON-GARDEN.

POUR A. DULAU ET Co., SOHO-SQUARE.

1799.



NOTICE
SUR
LA VIE
DE
M^{ME}. DE LAMBERT.

MARIE THÉRÈSE DE MARGUENAT DE COURCELLE, MARQUISE DE LAMBERT, née en 1647, étoit fille unique d'un maître des comptes. Sa mère épousa en secondes noces le célèbre Bachaumont, ami de Chapelle, qui s'appliqua à cultiver les heureuses dispositions qu'il découvroit dans sa belle-fille, et ses soins furent couronnés du succès le plus flatteur. Elle parut avec éclat dans le monde. Devenue

veuve du Marquis de Lambert qu'elle avoit épousé, elle essuya de grands procès où il s'agissoit de toute sa fortune, et elle eut le bonheur de les gagner. Sa maison devint le rendez-vous de la meilleure compagnie de la capitale et des hommes du mérite le plus distingué. L'éducation de ses enfans devint sa principale occupation. Ce fut pour eux qu'elle écrivit les *Avis à son Fils* et les *Avis à sa Fille*. M. de Fénélon leur donna les éloges les plus flatteurs, qui furent confirmés par l'approbation publique. Il s'en fit promptement plusieurs éditions. Ils furent traduits en Anglois et ont toujours été généralement estimés.

Cette dame estimable, après avoir fait les délices de la société par son esprit et ses vertus, mourut à Paris en 1733, dans sa quatre-vingt sixième année, généralement regrettée.

AVIS
D'UNE MÈRE
À
SON FILS.

1. QUELQUES soins que l'on prenne de l'éducation des enfans, elle est toujours très-imparfaite : il faudroit, pour la rendre utile, avoir d'excellens gouverneurs, et où les prendre ? à peine les princes peuvent-ils en avoir et se les conserver. Où trouve-t-on des hommes assez au-dessus des autres, pour être dignes de les conduire ? Cependant les premières années sont précieuses, puisqu'elles assurent le mérite des autres.

Il n'y a que deux temps dans la vie où la vérité se montre utilement à nous : dans la jeunesse, pour nous instruire ; dans la vieillesse, pour nous consoler. Dans le temps des passions, la vérité nous abandonne.

Quoique deux hommes célèbres aient eu attention à votre éducation, par amitié pour moi ; cependant obligés de suivre l'ordre des études établi dans les collèges, ils ont plus songé dans vos premières années à la science de l'esprit, qu'à vous apprendre le monde et les bienséances.

Voici, mon fils, quelques préceptes qui regardent les mœurs : lisez-les sans peine. Ce ne sont point des leçons sèches, qui sentent l'autorité d'une mère ; ce sont des avis que vous donne une amie, et qui partent du cœur.

2. En entrant dans le monde, vous vous êtes apparemment proposé un objet ; vous avez trop d'esprit, pour vouloir y vivre à l'aventure : vous ne pouvez aspirer à rien de plus digne, ni de plus convenable que la gloire : mais il faut savoir ce que l'on

entend par le terme de gloire, et quelle idée vous y attachez.

Il en est de bien des sortes : chaque profession a la sienne : dans la vôtre, mon fils, on entend la gloire qui suit la valeur. C'est la gloire des héros, elle est la plus brillante ; les véritables marques d'honneur et les récompenses y sont attachées : la renommée semble ne parler que pour eux, et quand vous êtes parvenu à un certain degré de réputation, rien n'est perdu. Tout le monde a consenti qu'on donnât le premier rang aux vertus militaires : cela étoit juste ; elles coûtent assez : mais il y a plusieurs manières de s'acquitter de ses obligations.

Les uns n'embrassent la profession des armes, que pour éviter la honte de dégenerer ; les autres ne la suivent pas seulement par devoir, mais par goût. Les premiers ne s'élèvent guère au-dessus de leur état ; c'est une dette qu'ils payent, ils en demeurent là : les autres, soutenus par l'ambition, marchent à pas de géant

dans le chemin de la gloire. Les uns ont la fortune pour objet ; les autres l'élévation et l'immortalité. Ceux qui se bornent à la fortune, ont toujours un mérite borné. Tout homme qui n'aspire pas à se faire un grand nom, n'exécutera jamais de grandes choses : ceux qui marchent nonchalamment, souffrent toutes les peines de leur profession, et n'en ont ni l'honneur, ni la récompense.

3. Si l'on entendoit bien ses intérêts, on négligeroit la fortune, et l'on n'auroit, dans toutes les professions, que la gloire pour objet. Quand vous êtes parvenu à un certain degré de mérite, et qu'il est connu, la grande gloire a toujours la fortune à sa suite. On ne peut avoir trop d'ardeur de s'élever, ni soutenir ses désirs d'espérances trop flatteuses.

Il faut par de grands objets donner un grand ébranlement à l'âme, sans quoi elle ne se mettroit point en mouvement. Quelque ardent, quelque vif que soit votre amour pour la gloire, vous demeurerez encore bien au-deçà du terme : mais

quand vous n'iriez qu'à moitié chemin, il est toujours beau d'avoir osé.

4. Rien ne convient moins à un jeune homme qu'une certaine modestie, qui lui fait croire qu'il n'est pas capable de grandes choses. Cette modestie est une langueur de l'âme, qui l'empêche de prendre l'essor, et de se porter avec rapidité vers la gloire. On disoit à Agésilas, que le roi de Perse étoit le grand roi ; “ Pourquoi sera-t-il plus grand que moi,” répondit-il, “ tant que j'aurai une épée “ à mon côté ?” Il y a un mérite supérieur, qui sent que rien ne lui est impossible.

La fortune, mon fils, ne vous a pas aplani le chemin de la gloire ; pour vous l'ouvrir, je vous donnai de bonne heure un régiment, persuadée qu'on ne pouvoit entrer trop tôt dans une profession, où l'expérience est si nécessaire ; et que les premières années assuroient la réputation, et répondoient de toute la vie. Vous fîtes la campagne de Barcelone, la plus

heureuse pour les armes du roi, et la moins célébrée ; vous revenez en Italie, où tout est contre nous, où nous avons à combattre climat, ennemis, situation et prévention. Les campagnes malheureuses pour le roi, le sont aussi pour les particuliers ; la terre ensevelit les morts et les fautes des vivans ; et la renommée se tait, et ne parle plus des services de ceux qui restent ; mais il faut compter que la vraie valeur n'est jamais ignorée. Il y a tant d'yeux ouverts sur vous, que ce sont autant de témoins de ce que vous valez ; de plus, de pareilles campagnes vous instruisent davantage, vous vous êtes essayé, vous savez vous-même, à peu près, ce que vous êtes ; les autres le savent aussi, et si votre réputation se forme moins vite, elle en est plus certaine.

5. Les grands noms ne se font pas en un jour : mais ce n'est pas seulement la valeur qui fait les hommes extraordinaires ; c'est elle qui les commence ; et les autres vertus les achèvent.

L'idée d'un héros est incompatible avec

l'idée d'un homme sans justice, sans probité et sans grandeur d'âme. Il ne suffit pas d'avoir l'honneur de la valeur, il faut aussi avoir l'honneur de la probité : toutes les vertus s'unissent pour former un héros ; la valeur, mon fils, ne se conseille point ; c'est la nature qui la donne : mais on peut l'avoir à un très-haut degré, et être d'ailleurs peu estimable.

La plupart des jeunes gens croient toutes leurs obligations remplies dès qu'ils ont les vertus militaires, et qu'il leur est permis d'être injustes, malhonnêtes et impolis. N'étendez point le droit de l'épée, il ne vous dispense pas des autres devoirs.

Soyez, mon fils, ce que les autres promettent d'être ; vos modèles sont dans votre maison. Vos pères ont su associer toutes les vertus à celles de leur profession. Fidèle au sang dont vous sortez, songez qu'il ne vous est pas permis d'être un homme médiocre : on ne vous en quittera pas à bon marché. Le mérite de vos pères rehaussera votre gloire, et fera votre

honte, si vous dégénérez ; ils éclairent vos vertus et vos défauts.

6. La naissance fait moins d'honneur qu'elle n'en ordonne, et vanter sa race, c'est louer le mérite d'autrui.

Vous trouverez, mon fils, tous les chemins qui conduisent à la gloire bien préparés ; c'est un grand trésor qu'un bon nom, et la réputation de ses pères. Ils vous ont mis à portée de tout : ce n'est pas assez de les égaler, il faut les passer, et arriver au terme, je veux dire, aux honneurs qu'ils ont approchés de si près, et qu'une mort prématurée leur a ravis.

7. Je regrette tous les jours de n'avoir pas vu votre grand-père. Au bien que j'en ai ouï dire, personne n'avoit plus que lui les qualités éminentes et le talent de la guerre. Il s'étoit acquis une telle estime et une telle autorité dans l'armée, qu'avec dix mille hommes il faisoit plus que les autres avec vingt. Il auroit mené les troupes à un péril certain, qu'elles auroient cru aller à une victoire assurée. L'exécution des ordres qu'il recevoit, n'étoit ja-

mais douteuse entre ses mains. Au siège de Graveline, les maréchaux de Gassion et de la Meilleraie, qui commandoient, s'étant brouillés, leur démêlé divisa l'armée ; les deux partis alloient se charger, lorsque votre grand-père, qui n'étoit alors que maréchal de camp, plein de cette confiance et de cette autorité que donne le zèle du bien public, ordonna aux troupes de la part du roi de s'arrêter. Il leur défendit de reconnoître ces généraux pour leurs chefs ; les troupes lui obéirent, les maréchaux de la Meilleraie et de Gassion furent obligés de se retirer. Le roi a su cette action, et en a parlé plus d'une fois avec estime.

Sa fidélité parut à la guerre de Paris ; il refusa le bâton de maréchal de France, que M. Gaston, duc d'Orléans, lui fit offrir pour l'attirer dans son parti. Le roi l'ayant su, lui envoya le brevet de chevalier de l'ordre, et lui écrivit qu'il n'oublieroit jamais les preuves qu'il venoit de lui donner de son attachement.

Quand il eut le gouvernement de

Metz (le plus beau de ce temps-là, et le plus désiré), le cardinal de Richelieu lui envoya le brevet à la Chapelle, dont il étoit gouverneur. Il étoit couché lorsque le courrier arriva: ses gens l'éveillèrent ; il prit le paquet sans l'ouvrir, le mit sous son chevet, et se rendormit.

Etant gouverneur de Metz, on lui offrit des sommes considérables pour consentir à l'établissement d'un parlement en cette ville ; il ne voulut jamais y donner son consentement. Les gouverneurs de ce temps-là avoient la même autorité que des vice-rois. Il refusa cent mille francs que les Juifs lui offrirent pour avoir la permission de ne plus porter le chapeau jaune. Son cœur sensible à la vraie gloire, sans vanité, sans vue de récompense, méprisoit les richesses, et n'aimoit la vertu que pour elle-même. Il étoit si modeste, qu'il n'a jamais su ce qu'il valoit. Il avoit eu l'honneur de commander M. de Turenne, qui avoit la politesse de dire, que M. **** lui avoit appris son métier. Plus d'une personne en place ont dit bien des

fois, que c'étoit la honte de la France, qu'un homme de ce mérite-là n'ait pas été élevé aux premières dignités de la guerre.

8. Voilà, mon fils, vos modèles. Les vertus vous sont montrées en un haut degré. Vous les avez toutes trouvées dans votre père. Je ne parlerai point de ses talens pour la guerre, cela ne me convient point : mais l'usage que le roi en a fait, et les divers emplois de confiance qu'il lui a donnés, marquent assez qu'il en étoit digne.

Le roi a souvent dit que c'étoit un de ses meilleurs officiers, et sur qui il comptoit davantage ; mais de plus, il avoit toutes les vertus de la société : il a su joindre l'ambition à la modération : il aspirait à la véritable gloire, sans trop penser à sa fortune. Il fut long-temps oublié, et souffrit une espèce d'injustice. Dans ce temps malheureux où votre père étoit brouillé avec la fortune, où tout autre se seroit dégoûté, avec quel courage ne souffrit-il pas ses mauvais traitemens ? Il voulut, en ne manquant à aucuns de ses

devoirs, mettre la fortune dans son tort ; il crut que la véritable ambition consistoit bien plus à se rendre supérieur en mérite qu'en dignité.

9. Il y a des vertus qui ne s'acquièrent que dans la disgrâce ; nous ne savons ce que nous sommes, qu'après l'avoir éprouvée. Les vertus de la prospérité sont douces et faciles ; celles de l'adversité sont dures et difficiles, et demandent un homme tout entier. Il sut souffrir sans découragement, parce qu'il avoit en lui une infinité de ressources ; il crut que son devoir l'obligeoit à demeurer dans sa profession, persuadé que la lenteur des récompenses ne nous autorise jamais à quitter le service. Ses malheurs n'ébranlèrent point son courage ; il sut joindre la patience à la dignité : aussi savoit-il jouir de la prospérité sans enivrement et sans faste. Le changement de fortune n'en apportoit point à son âme, et ne lui coûtoit aucune vertu.

10. Quand il fut fait gouverneur de
Luxem-

Luxembourg, toute la province craignoit la domination Françoise ; il dissipa cette crainte, de manière que l'on ne sentit presque pas le changement de maître. Il avoit la main légère, et ne gouvernoit que par amour et jamais par autorité : il ne faisoit point sentir la distance qu'il y avoit de lui aux autres. Sa bonté abrégéoit le chemin qui le séparoit de ses inférieurs ; ou il les élevoit jusqu'à lui, ou il descendoit jusqu'à eux. Il n'employoit son crédit, que pour faire du bien. Il ne pouvoit souffrir qu'il y eût des malheureux où il commandoit ; il ne songeoit qu'à solliciter et à obtenir des pensions pour les officiers, des gratifications pour les blessés, et pour ceux qui s'étoient distingués. Beaucoup de gens lui doivent leur fortune.

11. L'amour-propre gagna peu dans l'avancement de votre père ; ce qui fut le bien des autres : aussi étoit-il l'amour de ceux qui vivoient sous son gouvernement ; et quand il mourut, s'ils l'avoient pu

ils l'auroient racheté de leur sang. Ses bonnes qualités firent taire l'envie, et tout le monde applaudissoit dans son cœur aux grâces du roi. Dans un temps si corrompu, il avoit des mœurs pures, il pensoit d'une manière bien différente de la plupart des hommes.

12. Quelle fidélité à tenir sa parole ! il la gardoit toujours à ses dépens. Quel désintéressement ! il comptoit le bien pour rien. Quelle indulgence n'avoit-il pas pour les foiblesses de l'humanité ! il excusoit tout, regardoit les fautes comme des malheurs, et se croyoit seul obligé d'être honnête homme. Ses vertus laissoient les autres à leur aise. Il avoit de ces facilités aimables, qui servent au commerce, et qui unissent les hommes. Toutes ses vertus étoient sûres, parce qu'elles étoient naturelles. Le mérite acquis est souvent incertain ; pour lui, fidèle à sa raison et vertueux sans effort, il ne s'est jamais démenti.

13. Voilà, mon fils, ce que nous avons perdu. Tant de mérite nous répondoit

d'une grande fortune : rien de plus apparent que nos espérances sous un prince si juste. Votre père ne vous a laissé qu'un nom et des exemples. Le nom, vous devez le porter avec dignité, et vous devez l'imitation à ses vertus : voilà sur quoi vous avez à vous former : je ne vous en demande pas davantage ; mais je ne vous quitte pas à moins. Vous avez plus d'avances que vos pères, puisqu'ils peuvent vous guider : je dirai sans honte qu'ils ne vous ont laissé aucune fortune ; on ne rougit point de l'avouer, quand on a employé son bien au service de son prince, et qu'on a vécu sans injustice et sans bassesse.

14. Il y a si peu de grandes fortunes innocentes, que je pardonne à vos pères de ne nous en avoir point laissé. J'ai fait ce que j'ai pu pour mettre quelque ordre à nos affaires, où l'on ne laisse aux femmes que la gloire de l'économie. Je remplirai, autant qu'il me sera possible, les obligations de mon état ; je vous laisserai au-

tant de bien qu'il en faut, si vous avez le malheur d'être sans mérite, et assez, si vous avez les vertus que je vous désire.

15. Comme je ne souhaite rien tant que de vous voir parfaitement honnête homme, voyons quels en sont les devoirs, pour connoître vos obligations. Je m'instruis moi-même par ces réflexions ; peut-être serai-je assez heureuse, pour changer un jour mes préceptes en exemples.

Celle qui exhorte doit marcher la première. Un ambassadeur de Perse demandoit à la femme de Léonidas, “ pour-quoi à Lacédémone on honoroit tant les femmes ? ” — “ C'est qu'elles seules savent faire des hommes,” répondit-elle. Une dame Grecque montrait à la mère de Phocion ses pierreries, et lui demandoit les siennes ; elle lui montra ses enfans, et lui dit, “ voilà ma parure et mes ornemens.” J'espère bien, mon fils, qu'un jour vous ferez toute ma gloire : mais revenons aux devoirs des hommes.

16. L'ordre des devoirs est de savoir vivre avec ses supérieurs, ses égaux, ses

inférieurs, et avec soi-même. Avec ses supérieurs, savoir plaire sans bassesse ; montrer de l'estime et de l'amitié à ses égaux ; ne point faire sentir le poids de la supériorité à ses inférieurs : conserver de la dignité avec soi-même.

17. Au-dessus de tous ces devoirs, est le culte que vous devez à l'Etre Suprême. La religion est un commerce établi entre Dieu et les hommes ; par la grâce de Dieu aux hommes, et par le culte des hommes à Dieu. Les âmes élevées ont pour Dieu des sentimens et un culte à part, qui ne ressemble point à celui du peuple ; tout part du cœur, et va à Dieu. Les vertus morales sont en danger, sans les chrétiennes. Je ne vous demande point une piété remplie de foiblesse et de superstition ; je demande seulement que l'amour de l'ordre soumette à Dieu vos lumières et vos sentimens, que le même amour de l'ordre se répande sur votre conduite ; il vous donnera la justice, et la justice assure toutes les vertus.

La plupart des jeunes gens croient aujourd'hui se distinguer, en prenant un air de libertinage, qui les décrie auprès des personnes raisonnables ; c'est un air qui ne prouve pas la supériorité de l'esprit, mais le dérèglement du cœur. On n'attaque point la religion, quand on n'a point intérêt de l'attaquer ; rien ne rend plus heureux, que d'avoir l'esprit persuadé et le cœur touché : cela est bon pour tous les temps. Ceux même qui ne sont pas assez heureux pour croire comme ils doivent, se soumettent à la religion établie : ils savent que ce qui s'appelle préjugé, tient un grand rang dans le monde, et qu'il faut le respecter.

Le libertinage de l'esprit et la licence des mœurs, doivent être bannis sous le règne où nous sommes.

Les mœurs du souverain dominant : elles ordonnent ce qu'il fait, et défendent ce qu'il ne fait pas. Les défauts des princes doublent, et leurs vertus renaissent par imitation. Quand les courtisans auroient le cœur corrompu, il règne toujours

à la cour une honnêteté qui masque le vice. Nous sommes bien heureux d'être nés dans un siècle, où la pureté des mœurs et le respect de la religion sont nécessaires pour plaire au prince.

18. Je pourrois, mon fils, me placer dans l'ordre des devoirs : mais je veux tout tenir de votre cœur. Faites attention à l'état où m'a laissé votre père, j'avois sacrifié tout mon bien à sa fortune, je perdis tout à sa mort. Je me vis seule et sans appui : je n'avois d'amis que les siens, et j'ai éprouvé que peu de gens savent être amis des morts. Je trouvai mes ennemis dans ma propre famille : j'avois à soutenir, contre des personnes puissantes, un procès qui décidoit de ma fortune ; je n'avois pour moi que la justice et mon courage ; je l'ai gagné sans crédit et sans bassesse. Enfin j'ai fait de ma mauvaise fortune tout ce qu'on en pouvoit faire : dès qu'elle a été meilleure, j'ai songé à la vôtre. Donnez-moi dans votre amitié la même part que je vous donnerai dans ma petite fortune.

Je ne veux point de respect forcé ; je ne veux que des soins du cœur. Que vos sentimens viennent à moi, sans que vos intérêts les amènent. Enfin ayez soin de votre gloire, et j'aurai soin du reste.

19. Vous savez vous conduire avec vos supérieurs. On n'a que faire de préceptes pour les devoirs qui regardent le prince. Vous êtes d'une race qui lui a tout sacrifié. A l'égard de ceux dont vous dépendez, le premier mérite est de plaire.

Dans les emplois subalternes, vous ne vous soutenez que par les agrémens : les maîtres sont comme les maîtresses ; quel que service que vous leur ayez rendu, ils cessent de vous aimer, quand vous cessez de leur plaire.

Il y a plusieurs sortes de grandeurs, et qui demandent plusieurs sortes d'hommages.

Il y a des grandeurs réelles et personnelles, et des grandeurs d'institution. On doit du respect aux personnes élevées en dignité ; mais ce n'est qu'un respect extérieur : on doit de l'estime et un respect

de sentiment au mérite. Quand de concert la fortune et la vertu ont mis un homme en place, c'est un double empire, et qui exige une double soumission : mais il ne faut pas que le brillant de la grandeur vous éblouisse et vous jette dans l'illusion.

Il y a des âmes basses qui sont toujours prosternées devant la grandeur. Il faut séparer l'homme de la dignité, et voir ce qu'il est, quand il en est dépouillé : il y a bien une autre grandeur que celle qui vient de l'autorité ; ce n'est ni la puissance, ni les richesses qui distinguent les hommes ; la supériorité réelle et véritable entr'eux, c'est le mérite.

20. Le titre d'honnête homme est bien au-dessus des titres de la fortune. Dans les places subalternes on est dépendant : il faut faire sa cour aux ministres ; mais il faut la faire avec dignité. Je ne vous donnerai jamais des leçons de bassesse ; ce sont vos services qui doivent parler pour vous, et non pas des soumissions déplacées.

Je ne veux point de respect forcé ; je ne veux que des soins du cœur. Que vos sentimens viennent à moi, sans que vos intérêts les amènent. Enfin ayez soin de votre gloire, et j'aurai soin du reste.

19. Vous savez vous conduire avec vos supérieurs. On n'a que faire de préceptes pour les devoirs qui regardent le prince. Vous êtes d'une race qui lui a tout sacrifié. A l'égard de ceux dont vous dépendez, le premier mérite est de plaire.

Dans les emplois subalternes, vous ne vous soutenez que par les agrémens : les maîtres sont comme les maîtresses ; quelque service que vous leur ayez rendu, ils cessent de vous aimer, quand vous cessez de leur plaire.

Il y a plusieurs sortes de grandeurs, et qui demandent plusieurs sortes d'hommages.

Il y a des grandeurs réelles et personnelles, et des grandeurs d'institution. On doit du respect aux personnes élevées en dignité ; mais ce n'est qu'un respect extérieur : on doit de l'estime et un respect

de sentiment au mérite. Quand de concert la fortune et la vertu ont mis un homme en place, c'est un double empire, et qui exige une double soumission : mais il ne faut pas que le brillant de la grandeur vous éblouisse et vous jette dans l'illusion.

Il y a des âmes basses qui sont toujours prosternées devant la grandeur. Il faut séparer l'homme de la dignité, et voir ce qu'il est, quand il en est dépouillé : il y a bien une autre grandeur que celle qui vient de l'autorité ; ce n'est ni la puissance, ni les richesses qui distinguent les hommes ; la supériorité réelle et véritable entr'eux, c'est le mérite.

20. Le titre d'honnête homme est bien au-dessus des titres de la fortune. Dans les places subalternes on est dépendant : il faut faire sa cour aux ministres ; mais il faut la faire avec dignité. Je ne vous donnerai jamais des leçons de bassesse ; ce sont vos services qui doivent parler pour vous, et non pas des soumissions déplacées.

Les personnes de mérite, qui s'attachent aux ministres, les honorent ; les esclaves les avilissent. Rien n'est plus agréable que d'être ami des personnes élevées ; mais vous n'y parvenez que par l'envie de plaire.

Que vos liaisons soient avec des personnes au-dessus de vous ; par là, vous vous accoutumez au respect et à la politesse. Avec ses égaux, on se néglige ; l'esprit s'assoupit.

21. Je ne sais si l'on peut espérer de trouver des amis à la cour. Pour les personnes éminentes en dignité, leur place les dispense de bien des devoirs, et couvre bien des défauts. Il est bon d'approcher les hommes, de les voir à découvert et avec leur mérite de tous les jours. De loin, les favoris de la fortune vous imposent : l'éloignement les met dans le point de vue qui leur est favorable ; la renommée exagère leur mérite, et la flatterie les déifie : approchez-les, vous ne trouverez que des hommes. Qu'on trouve de peuple à la cour ! Pour se désabuser de la

grandeur, il faut la voir de près ; vous cesserez aussitôt de la désirer et de la craindre.

22. Que les défauts des grands ne vous gâtent pas ; mais qu'ils vous redressent. Que le mauvais usage qu'ils font de leurs biens, vous apprenne à mépriser les richesses, et à vous régler. La vertu ne conduit point leur dépense.

23. Pourquoi, dans ce nombre infini de goûts inventés par la volupté et par la mollesse, ne s'en est-on jamais fait un de soulager les malheureux ? L'humanité ne vous fait-elle point sentir le besoin de secourir vos semblables ? Les bons cœurs sentent l'obligation de faire du bien, plus qu'on ne sent les autres besoins de la vie. Marc-Aurèle remercioit les dieux de ce qu'il avoit toujours fait du bien à ses amis, sans les avoir fait attendre. Le bonheur de la grandeur, c'est lorsque les autres trouvent leur fortune dans la nôtre. “ Je “ ne puis,” disoit ce prince, “ être “ touché d'un bonheur qui n'est que pour “ moi.”

24. Le plaisir le plus délicat est de faire le plaisir d'autrui ; mais pour cela, il ne faut pas tant faire de cas des biens de la fortune. Les richesses n'ont jamais donné la vertu ; mais la vertu a souvent donné les richesses. Quel usage aussi la plupart des grands font-ils de leur gloire ? Ils la mettent toute en marques extérieures et en faste. Leur dignité s'appesantit, et abaisse les autres ; cependant la véritable grandeur est humaine : elle se laisse approcher, elle descend même jusqu'à vous : ceux qui la possèdent sont à leur aise, et y mettent les autres. Leur élévation ne leur coûte aucune vertu, et la noblesse de leurs sentimens les y avoit comme préparés et accoutumés. Ils n'y sont point étrangers, et n'y font souffrir personne.

25. Les titres et les dignités ne sont pas les liens qui nous unissent aux hommes, ni qui les attirent à nous. Si nous n'y joignons le mérite et la bonté, on leur échappe aisément : on ne cherche qu'à se dédommager d'un hommage qu'on est
forcé

forcé de rendre à leur place ; et en leur absence, on se donne la liberté de les juger et de les condamner. Mais si, par envie, nous aimons à diminuer leurs bonnes qualités, il faut combattre ce sentiment, et leur rendre la justice qu'ils méritent. Nous croyons souvent n'en vouloir qu'aux hommes, et nous en voulons aux places : jamais ceux qui les ont occupées n'ont été au gré du monde, et on ne leur a rendu justice, que quand ils ont cessé d'y être. L'envie, malgré elle, rend hommage à la grandeur, quoiqu'elle semble la mépriser ; car c'est honorer les places que de les envier. Ne condamnons point, par chagrin, des situations agréables, qui n'ont que le défaut de nous manquer. Passons aux devoirs de la société.

26. Les hommes ont trouvé qu'il étoit nécessaire et agréable de s'unir pour le bien commun ; ils ont fait des lois pour réprimer les méchans : ils sont convenus entr'eux des devoirs de la société, et ont attaché l'idée de la gloire à la pratique de

ces devoirs. Le plus honnête homme est celui qui les observe avec plus d'exactitude : on les multiplie à mesure que l'on a plus d'honneur et de délicatesse.

Les vertus se tiennent, et ont entr'elles une espèce d'alliance ; et c'est l'union de toutes ces vertus qui fait les hommes extraordinaires. Après avoir prescrit les devoirs nécessaires à leur sûreté commune, ils ont cherché à rendre leur commerce agréable : ils ont établi des règles de politesse et de savoir-vivre.

27. On n'a point de préceptes à donner aux personnes bien nées contre certains défauts : il y a des vices qui sont inconnus aux honnêtes gens. La probité, la fidélité à tenir sa parole, l'amour de la vérité ; je crois n'avoir rien à vous apprendre sur tout cela : vous sâvez qu'un honnête homme ne connoît point le mensonge. Quelles louanges ne donne-t-on point à ceux qui aiment la vérité ! Celui-là, dit-on, est semblable aux dieux, qui fait du bien et qui dit la vérité. S'il ne faut pas toujours dire ce que l'on pense, il

faut toujours penser ce que l'on dit. Le véritable usage de la parole, c'est de servir la vérité. Quand un homme a acquis la réputation de vrai, on jureroit sur sa parole : elle a toute l'autorité des sermens : on a pour ce qu'il dit un respect de religion.

Le faux dans les actions n'est pas moins opposé à l'amour de la vérité, que le faux dans les paroles. Les honnêtes gens ne sont point faux ; qu'ont-ils à cacher ? Ils ne sont pas même pressés de se montrer, sûrs que, tôt ou tard, le vrai mérite se fait jour.

28. Souvenez-vous qu'on vous pardonnera plutôt vos défauts, que l'affectation à vous parer des vertus que vous n'avez pas. La fausseté est l'imitation du vrai : l'homme faux paye de mine et de discours : l'homme vrai paye de conduite. Il y a long-temps qu'on a dit, que l'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu : mais il ne suffit pas d'avoir les vertus principales pour plaire, il faut

encore avoir les qualités agréables et liantes.

Quand on aspire à se faire une grande réputation, on est toujours dépendant de l'opinion des autres : il est difficile d'arriver aux honneurs par les services, si les manières et les amis ne les font valoir.

29. Je vous ai déjà dit, que dans les emplois subalternes, on ne se soutient que par savoir plaire : dès qu'on se néglige, on est d'un très-petit prix. Rien ne déplaît tant que de montrer un amour-propre trop dominant, de faire sentir qu'on se préfère à tout, et qu'on se fait le centre de tout.

On peut beaucoup déplaire avec beaucoup d'esprit, lorsqu'on ne s'applique qu'à chercher les défauts d'autrui, et à les exposer au grand jour. Pour ces sortes de gens qui n'ont de l'esprit qu'aux dépens des autres, ils doivent souvent penser qu'il n'y a point de vie assez pure, pour avoir droit de censurer celle d'autrui.

30. La raillerie qui fait une partie des amusemens de la conversation, est diffi-

cile à manier. Les personnes qui ont besoin de médire, et qui aiment à railler, ont une malignité secrète dans le cœur. De la plus douce raillerie à l'offense, il n'y a qu'un pas à faire : souvent le faux ami, abusant du droit de plaisanter, vous blesse ; mais la personne que vous attaquez a seule droit de juger si vous plaisantez : dès qu'on la blesse, elle n'est plus raillée, elle est offensée.

L'objet de la raillerie doit tomber sur des défauts si légers, que la personne intéressée en plaisante elle-même. La raillerie délicate est un composé de louange et de blâme. Elle ne touche légèrement sur de petits défauts, que pour mieux appuyer sur de grandes qualités. M. de la Rochefoucault dit : " Que le déshonorant " offense moins que le ridicule." Je penserois comme lui, par la raison qu'il n'est au pouvoir de personne d'en déshonorer un autre ; c'est notre propre conduite et non les secours d'autrui qui nous déshonorent : les causes du déshonneur

sont connues et certaines ; le ridicule est purement arbitraire. Il dépend de la manière que les objets se présentent, de la manière de penser et de sentir. Il y a des gens qui mettent toujours des lunettes du ridicule : ce n'est pas la faute des objets, c'est la faute de ceux qui les regardent : cela est si vrai, que telles personnes à qui on donneroit du ridicule dans certaines sociétés, seroient admirées dans d'autres, où il y aura de l'esprit et du mérite.

31. C'est aussi par l'humeur, qu'on plaît et qu'on déplaît ; les humeurs sombres et chagrines, qui penchent vers la misanthropie, déplaisent fort.

L'humeur est la disposition avec laquelle l'âme reçoit l'impression des objets ; les humeurs douces ne sont blessées de rien, leur indulgence les sert, et prête aux autres ce qui leur manque.

La plupart des hommes s'imaginent qu'on ne peut travailler sur l'humeur ; ils disent : “ Je suis né comme cela,” et croient que cette excuse leur donne le droit de n'avoir aucune attention sur eux.

De pareilles humeurs ont assurément le droit de déplaire : les hommes ne vous doivent, qu'autant que vous leur plaisez. Les règles pour plaire, sont de s'oublier soi-même, de ramener les autres à ce qui les intéresse, de les rendre contens d'eux-mêmes, de les faire valoir, et de leur passer les qualités qui leur sont contestées. Ils croient que vous leur donnez ce que le monde ne leur accorde pas : c'est en quelque sorte créer leur mérite, que de les rehausser dans l'idée d'autrui ; mais il ne faut pas pousser cela jusqu'à l'adulation.

32. Rien ne plaît tant que les personnes sensibles, qui cherchent à se lier aux autres.

Faites ensorte que vos manières offrent de l'amitié et en demandent. Vous ne sauriez être un homme aimable, que vous ne sachiez être ami, que vous ne connoissiez l'amitié : c'est elle qui corrige les vices de la société. Elle adoucit les humeurs farouches : elle rabaisse les glorieux et les remet à leur place. Tous les

devoirs de l'honnêteté sont renfermés dans les devoirs de la parfaite amitié.

Parmi le tumulte du monde, ayez, mon fils, quelque ami sûr, qui fasse couler dans votre âme les paroles de la vérité ; soyez docile aux avis de vos amis. L'aveu des fautes ne coûte guère à ceux qui sentent en eux de quoi les réparer : croyez donc n'avoir jamais assez fait, dès que vous sentez que vous pouvez mieux faire. Personne ne souffre plus doucement d'être repris, que celui qui mérite le plus d'être loué. Si vous êtes assez heureux pour avoir trouvé un ami vertueux et fidèle, vous avez trouvé un trésor : sa réputation garantira la vôtre : il répondra de vous à vous-même : il adoucira vos peines, il doublera vos plaisirs. Mais pour mériter un ami, il faut savoir l'être.

Tout le monde se plaint qu'il n'y a point d'amis, et presque personne ne se met en peine d'apporter les dispositions nécessaires pour en faire, et pour les conserver. Les jeunes gens ont des sociétés ; rare-

ment ont-ils des amis : les plaisirs les unissent, et les plaisirs ne sont pas des liens dignes de l'amitié ; mais je ne prétens pas faire une dissertation : je touche légèrement les devoirs de la vie civile. Je vous renvoie à votre cœur, qui vous demandera un ami, et qui vous en fera sentir le besoin. Je laisse à votre délicatesse à vous instruire des devoirs de l'amitié.

33. Si vous voulez être parfaitement honnête homme, songez à régler votre amour-propre, et à lui donner un bon objet. L'honnêteté consiste à se dépouiller de ses droits, et à respecter ceux des autres. Si vous voulez être heureux tout seul, vous ne le serez jamais ; tout le monde vous contestera votre bonheur : si vous voulez que tout le monde le soit avec vous, tout vous aidera. Tous les vices favorisent l'amour-propre, et toutes les vertus s'accordent à le combattre : la valeur l'expose : la modestie l'abaisse : la générosité le dépouille : la modération le

mécontente : et le zèle du bien public l'immole.

L'amour-propre est une préférence de soi aux autres, et l'honnêteté est une préférence des autres à soi. On distingue deux sortes d'amour-propre, l'un naturel, légitime et réglé par la justice et par la raison : l'autre vicieux et corrompu. Notre premier objet, c'est nous-mêmes ; et nous ne revenons à la justice, que par la réflexion. Nous ne savons pas nous aimer ; nous nous aimons trop, ou nous nous aimons mal. S'aimer comme il faut, c'est aimer la vertu : aimer le vice, c'est s'aimer d'un amour aveugle et mal entendu.

34. Nous avons vu quelquefois des personnes s'avancer par de mauvaises voies : mais si le vice est élevé, ce n'est pas pour long-temps ; ils se détruisent par les mêmes moyens et avec les mêmes principes, qui les ont établis. Si vous voulez être heureux avec sûreté, il faut l'être avec innocence. Il n'y a d'empire certain et durable, que celui de la vertu.

Il y a d'aimables caractères qui ont une convenance naturelle et délicate avec la vertu : pour ceux à qui la nature n'a pas fait ces heureux présens, il n'y a qu'à avoir de bons yeux et connoître ses véritables intérêts, pour corriger un mauvais penchant. Voilà comme l'esprit redresse le cœur.

L'amour de l'estime est aussi l'âme de la société ; il nous unit les uns aux autres ; j'ai besoin de votre approbation, vous avez besoin de la mienne : en s'éloignant des hommes, on s'éloigne des vertus nécessaires à la société : car quand on est seul, on se néglige ; le monde vous force à vous observer.

35. La politesse est la qualité la plus nécessaire au commerce : c'est l'art de mettre en œuvre les manières extérieures, qui n'assurent rien pour le fonds. La politesse est une imitation de l'honnêteté, et qui présente l'homme au dehors, tel qu'il devoit être au dedans : elle se montre en tout, dans l'air, dans le langage et dans les actions.

Il y a la politesse de l'esprit et la politesse des manières. Celle de l'esprit consiste à dire des choses fines et délicates : celle des manières, à dire des choses flatteuses, et d'un tour agréable.

Je ne renferme pas seulement la politesse dans ce commerce de civilités et de complimens, que l'usage a établi : on les dit sans sentiment : on les reçoit sans reconnaissance : on surfait dans ce genre de commerce, et on en rabat par l'expérience.

La politesse est un désir de plaire aux personnes avec qui l'on est obligé de vivre, et de faire en sorte que tout le monde soit content de nous ; nos supérieurs, de nos respects : nos égaux, de notre estime : et nos inférieurs, de notre bonté : Enfin elle consiste dans l'attention de plaire, et de dire à chacun ce qui lui convient. Elle fait valoir leurs bonnes qualités : elle leur fait sentir qu'elle reconnoît leur supériorité : quand vous saurez les élever, ils vous feront valoir à leur tour : ils vous donneront

donneront sur les autres la place que vous voulez bien leur céder : c'est l'intérêt de leur amour-propre.

Le moyen de plaire, ce n'est point de faire sentir la supériorité, c'est de la cacher. C'est habileté que d'être poli : on vous en quitte à meilleur marché.

36. La plupart du monde ne demande que des manières qui plaisent : mais quand vous ne les avez pas, il faut que vos bonnes qualités doublent. Il faut avoir bien du mérite, pour percer au travers des manières grossières : il faut aussi ne point laisser voir trop d'attention sur vous-même ; une personne polie ne trouve jamais le temps de parler de soi.

37. Vous savez quelle sorte de politesse est nécessaire avec les femmes. A présent il semble que les jeunes gens se soient permis d'y manquer ; cela sent l'éducation négligée.

Rien n'est plus honteux que d'être grossier volontairement ; mais ils ont beau faire, ils n'ôteront point aux femmes la

gloire d'avoir formé ce que nous avons eu de plus honnêtes gens dans le temps passé. C'est à elles qu'on doit la douceur des mœurs, la délicatesse des sentimens, et cette fine galanterie de l'esprit et des manières.

Il est vrai qu'à présent la galanterie extérieure est bannie ; les manières ont changé, et tout le monde y a perdu ; les femmes, l'envie de plaire, qui est la source de leurs agrémens ; et les hommes, la douceur et cette délicate politesse, qui ne s'acquièrent que dans leur commerce. La plupart des hommes croient ne leur devoir ni probité ni fidélité ; il semble qu'il soit permis de les trahir, sans intéresser sa gloire. Qui voudroit pénétrer les motifs d'une pareille conduite, les trouveroit bien honteux. Ils sont fidèles les uns aux autres, parce qu'ils se craignent, parce qu'ils savent se faire rendre justice ; mais ils manquent aux femmes impunément et sans remords ; leur probité n'est donc que forcée ; elle est plutôt l'effet de la crainte, que de l'amour de la justice :

aussi en examinant de près ceux qui se font un métier de la galanterie, on les trouve souvent de malhonnêtes gens ; ils contractent de mauvaises habitudes, les mœurs se gâtent, l'amour de la vérité s'affoiblit : on s'accoutume à négliger sa parole et ses sermens. Quel métier ! ou ce que vous faites de moins mal, c'est d'arracher les femmes à leur devoir, de déshonorer les unes, de désespérer les autres ; ou souvent un malheur certain, est toute la récompense d'un attachement sincère et constant.

38. Les hommes ne sont pas en droit de tant blâmer les femmes ; c'est par eux qu'elles perdent l'innocence. Hors quelques femmes destinées au vice dès leur naissance, les autres vivoient dans l'habitude de leurs devoirs, si on ne prenoit pas soin de les en détourner ; mais enfin c'est à elles à être en garde contre eux. Vous savez qu'il n'est jamais permis de les déshonorer ; si elles ont eu la foiblesse de vous confier leur honneur, c'est un

dépôt, dont on ne doit point abuser. Vous le devez pour elles, si vous avez sujet de vous en louer : vous le devez pour vous-même, si vous avez sujet de vous en plaindre. Vous savez de plus que par les lois de l'honneur il faut combattre à armes égales : vous ne devez donc pas faire à une femme un déshonneur de son amour, puisqu'elle ne peut jamais vous faire un déshonneur du vôtre.

39. Je dois encore vous avertir qu'il ne faut pas attirer leur haine ; elle est vive et implacable : il y a des offenses qu'elles ne pardonnent jamais, et on risque beaucoup plus qu'on ne pense à blesser leur gloire : moins leur ressentiment éclate, plus il est terrible ; il s'irrite en le retenant. N'ayez rien à démêler avec un sexe qui sait haïr et se venger : d'ailleurs les femmes font la réputation des hommes, comme les hommes font celle des femmes.

40. C'est une chose assez rare que de savoir manier la louange, et de la donner avec agrément et avec justice. Le misanthrope ne sait pas louer, son discernement

est gâté par son humeur. L'adulateur, en louant trop, se décrédite et n'honore personne. Le glorieux ne donne des louanges que pour en recevoir ; il laisse trop voir qu'il n'a pas le sentiment qui fait louer. Les petits esprits estiment tout, parce qu'ils ne connoissent pas la valeur des choses : ils ne savent placer ni l'estime, ni le mépris. L'envieux ne loue personne, de peur de se faire des égaux. Un honnête homme loue à propos ; il a plus de plaisir à rendre justice, qu'à augmenter sa réputation en diminuant celle des autres : les personnes attentives et délicates sentent toutes ces différences. Si vous voulez que la louange soit utile, louez par rapport aux autres, et non par rapport à vous.

41. Il faut savoir vivre avec ses concurrens ; rien de plus ordinaire que de vouloir s'élever au-dessus d'eux, ou de chercher à les détruire : mais il y a une conduite plus noble, c'est de ne les attaquer jamais, et de ne songer qu'à les

surpasser en mérite : il est beau de leur céder la place que vous croyez leur appartenir.

42. L'honnête homme aime mieux manquer à sa fortune, qu'à la justice. Disputez de gloire avec vous-même, et tâchez d'acquérir des vertus qui rehaussent celles que vous avez.

43. Il faut aussi être retenu sur la vengeance : il est souvent utile de se faire craindre ; mais presque toujours dangereux de se venger. Rien de plus foible, que de faire tout le mal qu'on peut faire. La meilleure manière de se venger d'une injure, c'est de n'imiter pas celui qui vous l'a faite. C'est un spectacle digne des honnêtes gens, que d'opposer la patience à l'emportement, la modération à l'injustice. La haine outrée vous met au-dessous de ceux qui vous haïssent. Ne justifiez point vos ennemis ; ne faites rien qui puisse les absoudre ; ils nous font moins de tort que nos défauts. Les petites âmes sont cruelles ; les grands hommes ont de la clémence. César di-

soit : " Que le plus doux fruit de ses
 " victoires, c'étoit de pouvoir donner la
 " vie à ceux qui avoient attenté à la sien-
 " ne." Rien de plus glorieux et de plus
 délicat, que cette sorte de vengeance :
 c'est la seule que les honnêtes gens se
 permettent. Dès que votre ennemi se
 repent et se soumet, vous perdez le droit
 de vous venger.

La plupart des hommes ne mettent dans
 le commerce, que les foiblesses qui servent
 à la société. Les honnêtes gens se lient
 par les vertus ; le commun des hommes,
 par les plaisirs, et les scélérats, par les
 crimes.

44. La table et le jeu ont leurs excès et
 leurs dangers ; l'amour a les siens : on ne
 se joue pas toujours avec la beauté ; elle
 commande quelquefois impérieusement.
 Rien de plus honteux, que de perdre dans
 le vin la raison, qui doit être le guide de
 l'homme. Se livrer à la volupté, c'est se
 dégrader. Le plus sûr seroit donc de ne
 pas s'appriivoiser avec elle ; il semble que
 l'âme du voluptueux lui soit à charge.

Pour le jeu, c'est un renversement de toutes les bienséances : le prince y oublie sa dignité, et la femme sa pudeur. Le gros jeu renferme tous les défauts de la société. On se donne le mot à de certaines heures, pour se ruiner et pour se haïr ; c'est une grande épreuve pour la probité, peu de gens l'ont conservée pure dans le jeu.

45. La plus nécessaire disposition pour goûter les plaisirs, c'est de savoir s'en passer. La volupté est étrangère aux personnes raisonnables. Songez qu'auprès des plus grands plaisirs, vous attend un chagrin pour les troubler, ou un dépit pour les finir.

La sagesse se sert de l'amour de la gloire, pour se défendre des bassesses où jette la volupté. Mais il faut s'y prendre de bonne heure pour se préserver des passions ; dans les commencemens, elles obéissent, et dans la suite elles commandent ; elles sont plus aisées à vaincre qu'à contenter.

46. Défendez-vous de l'envie, c'est la passion du monde la plus basse et la plus honteuse ; elle est toujours désavouée. L'envie est l'ombre de la gloire, comme la gloire est l'ombre de la vertu. La plus grande marque qu'on est né avec de grandes qualités, c'est de vivre sans envie.

47. Un homme de qualité ne peut être aimable sans la libéralité. L'avare a droit de déplaire. Il a en lui un obstacle à toutes les vertus, il n'a ni justice, ni humanité. Dès qu'on s'abandonne à l'avarice, on renonce à la gloire : on a dit qu'il y avoit d'illustres scélérats, mais qu'il n'y avoit pas d'illustres avares.

Quoique la libéralité soit un don de la nature, cependant si l'on avoit de la disposition au vice opposé, avec de l'esprit et des réflexions on pourroit s'en corriger.

L'avare ne jouit de rien.

L'on a dit que l'argent étoit un bon serviteur et un mauvais maître : il n'est bon que par l'usage que l'on en sait faire.

L'avare est plus tourmenté que le pauvre. L'amour des richesses est le commencement de tous les vices, comme le désintéressement est le principe de toutes les vertus.

Il s'en faut beaucoup, que dans l'ordre des biens, les richesses méritent le premier rang, quoiqu'elles soient le premier objet des désirs de la plupart des hommes ; cependant la vertu, la gloire et la grande réputation sont bien au-dessus des présens de la fortune.

Le plaisir le plus touchant pour les honnêtes gens, c'est de faire du bien, et de soulager les misérables. Quelle différence d'avoir un peu plus d'argent, ou de le savoir perdre pour faire plaisir, et de le changer contre la réputation de bonté et de générosité ! C'est un sacrifice que vous faites à votre gloire. Prenez le fonds de votre libéralité sur vous-même, c'est un excellent ménage qui va à vous élever, et à faire dire du bien de vous.

C'est un grand trésor qu'une grande réputation. Il ne faut pas s'imaginer que

ce n'est que dans les grandes fortunes qu'on peut faire du bien ; tout le monde le peut dans son état, avec de l'attention sur soi et sur les autres : ayez ce sentiment dans le cœur, vous trouverez de quoi le satisfaire : les occasions naissent sous vos yeux, et il n'y a que trop de malheureux qui vous sollicitent.

La libéralité se caractérise par la manière de donner : le libéral double le mérite du présent par le sentiment : l'avare le gâte par le regret. La libéralité n'a jamais ruiné personne. Ce n'est pas l'avarice qui élève les maisons ; elles se soutiennent par la justice, par la modération et par la bonne foi. La libéralité est un des devoirs d'une grande naissance. Quand vous faites du bien, vous ne faites que payer une dette ; mais il faut que la prudence vous règle : les principes de la prodigalité ne sont pas honnêtes, mais les suites en sont dangereuses.

48. Peu de gens savent vivre avec leurs inférieurs. La grande opinion que nous avons de nous-mêmes, nous fait regarder

ce qui est au-dessous de nous comme une espèce à part. Que ces sentimens sont contraires à l'humanité ! Si vous voulez vous faire un grand nom, il faut être accessible et affable ; la profession des armes n'en dispense point. Germanicus étoit adoré de ses soldats : pour savoir ce qu'ils pensoient de lui, le soir il se promenoit dans le camp, il écoutoit ce qu'ils disoient dans leurs petits repas, où ils se donnent la liberté de juger de leur général ; “ Il alloit (dit Tacite) jouir de sa réputation et de sa gloire.”

Il faut commander par l'exemple, et non pas par l'autorité ; l'admiration force à l'imitation, bien plus que le commandement : et vivre dans la mollesse et traiter rudement les soldats, c'est être leur tyran, et non pas leur général.

49. Apprenez dans quelle vue on a institué le commandement, et de quelle manière on doit s'y conduire ; c'est la vertu, c'est le respect naturel qu'on a pour elle, qui ont fait consentir les hommes à l'obéissance. Vous êtes un usurpateur
de

de l'autorité, dès que vous ne la possédez pas à ce prix. Dans un empire où la raison seroit la maîtresse, tout seroit égal, et l'on ne donneroit de distinction qu'à la vertu.

L'humanité souffre de l'extrême différence que la fortune a mise d'un homme à un autre. C'est le mérite qui doit vous séparer du peuple, et non la dignité, ni l'orgueil. Ne regardez les avantages de la naissance et des rangs, que comme des biens que la fortune vous prête, et non comme des distinctions attachées à votre être et qui fassent partie de vous-même. Si votre état vous élève au-dessus du peuple, songez combien vous tenez au commun des hommes par vos foiblesses qui vous mêlent avec eux ; que la justice arrête les mouvemens de votre orgueil, qui vous en sépare.

Sachez que les premières lois auxquelles vous devez obéir, sont celles de l'humanité : songez que vous êtes homme, et que vous commandez à des hommes. Le fils

de Marc-Aurèle ayant perdu son précepteur, les courtisans trouvoient mauvais qu'il le pleurât. Marc-Aurèle leur dit :
 “ souffrez que mon fils soit homme,
 “ avant que d'être empereur.”

Oubliez toujours ce que vous êtes, dès que l'humanité vous le demande : mais ne l'oubliez jamais, quand la vraie gloire veut que vous vous en souveniez. Enfin si vous avez de l'autorité, que ce soit uniquement pour le bonheur des autres. Approchez-les de vous, si vous êtes grand, au lieu de les abaisser : ne leur faites jamais sentir leur infériorité, et vivez avec eux, comme vous voulez que vos supérieurs vivent avec vous.

50. La plupart des hommes ne savent pas vivre avec eux-mêmes ; ils ne songent qu'à se séparer, et à chercher leur bonheur au dehors. Il faut, s'il est possible, établir votre félicité avec vous-même, et trouver en vous l'équivalent des biens que la fortune vous refuse : vous en serez plus libre : mais il faut que ce soit un principe

de raison qui vous ramène à vous, et non pas un éloignement pour les hommes.

Vous aimez la solitude, on vous reproche d'être trop particulier, je ne condamne pas ce goût : mais il ne faut pas que les vertus de la société en souffrent. " Retirez-vous en vous-même," dit Marc-Antonin : pratiquez souvent cette retraite de l'âme, vous vous y renouvellerez. Ayez quelque maxime qui au besoin ranime votre raison, et qui fortifie vos principes. La retraite vous met en commerce avec les bons auteurs : les habiles gens n'entassent pas les connoissances, mais ils les choisissent.

51. Faites que vos études coulent dans vos mœurs, et que tout le profit de vos lectures se tourne en vertu. Essayez de pénétrer les premiers principes des choses et ne vous laissez pas trop asservir aux opinions du vulgaire.

Votre lecture ordinaire doit être l'histoire ; mais joignez-y la réflexion. Quand vous ne penserez qu'à remplir votre mé-

moire de faits, à orner votre esprit des pensées et des opinions des auteurs, vous ne ferez qu'un magasin des idées d'autrui ; un quart d'heure de réflexion étend et forme plus l'esprit que beaucoup de lecture. Ce n'est pas la privation des connoissances qui est à craindre, c'est l'erreur et les faux jugemens.

La réflexion est le guide qui conduit à la vérité : ne considérez les faits que comme des autorités pour appuyer la raison, ou comme des sujets pour l'exercer.

L'histoire vous instruira de votre métier : mais après en avoir tiré l'utilité qui convient à votre profession, il y a un usage moral à en faire, bien plus important pour vous.

La première science de l'homme, c'est l'homme. Laissez aux ministres la politique, et aux princes ce qui appartient à la grandeur : mais cherchez l'homme dans le prince : observez-le dans le train de la vie commune : voyez dans quel avilissement il tombe, quand il s'abandonne

à sa passion. Une conduite déréglée est toujours suivie d'événemens malheureux.

Etudier l'histoire, c'est étudier les passions et les opinions des hommes : c'est les approfondir : c'est démasquer ces actions, qui ont paru grandes, étant voilées et consacrées par le succès ; mais qui souvent deviennent méprisables, dès que le motif en est connu. Rien de plus équivoque que les actions des hommes : il faut remonter aux principes, si on veut les connoître. Il est nécessaire de vous assurer de l'esprit de nos actions, avant que de nous applaudir.

Nous faisons peu de bien et beaucoup de mal, et nous avons encore trouvé le secret de gâter et de faire mal le peu de bien que nous faisons.

Voyez les princes dans l'histoire et ailleurs, comme des personnages de théâtre ; ils ne vous intéressent que par les qualités qui nous sont communes avec eux : cela est si vrai, que les historiens qui se sont attachés à peindre les hom-

mes plus que les rois, et qui nous les montrent dans leur domestique, plaisent bien davantage : nous nous retrouvons en eux ; nous aimons à voir dans les grands nos faiblesses ; cela nous console en quelque façon de notre bassesse, et nous élève en quelque sorte à leur hauteur. Enfin regardez l'histoire comme le témoin des temps et le tableau des mœurs ; vous pourrez vous y reconnoître, sans que votre vanité en soit blessée.

52. Je vous exhorterai bien plus, mon fils, à travailler sur votre cœur, qu'à perfectionner votre esprit, ce doit être là l'étude de toute la vie. La vraie grandeur de l'homme est dans le cœur ; il faut l'élever pour aspirer à de grandes choses, et même oser s'en croire digne. Il est aussi honnête d'être glorieux avec soi-même, que ridicule de l'être avec les autres.

Ayez des pensées et des sentimens qui soient dignes de vous. La vertu rehausse l'état de l'homme, et le vice le dégrade. Si l'on étoit assez malheureux pour n'a-

voir pas le cœur droit, il faudroit pour ses propres intérêts le redresser ; l'on n'est estimable que par le cœur, et l'on n'est heureux que par lui, puisque notre bonheur ne dépend que de la manière de sentir. Si vos sentimens ne se portent qu'aux passions frivoles, vous serez le jouet de leurs vains attachemens : ils vous présentent des fleurs : “ mais défiez-vous,” dit Montagne, “ de la trahison de vos “ plaisirs.”

Il ne faut que se prêter aux choses qui plaisent ; dès qu'on s'y donne, on se prépare des regrets. La plupart des hommes emploient la première partie de leur vie à rendre l'autre misérable. Il ne faut pas aussi abandonner la raison dans vos plaisirs, si vous voulez la retrouver dans vos peines.

53. Enfin gardez bien votre cœur ; il est la source de l'innocence et du bonheur. Ce n'est pas payer trop cher la liberté de l'esprit et du cœur, que de l'acheter par le sacrifice des plaisirs, comme l'a dit un homme de beaucoup d'esprit. N'es-

pérez donc jamais pouvoir allier la volupté avec la gloire, le charme de la mollesse avec la récompense de la vertu ; mais en abandonnant les plaisirs, vous trouverez d'ailleurs de quoi vous dédommager ; il en est de bien des sortes. La gloire et la vérité ont leurs délices ; elles sont la volupté de l'âme et du cœur.

Apprenez aussi à vous craindre et à vous respecter. Le fondement du bonheur est dans la paix de l'âme, et dans le témoignage secret de la conscience. Par le mot de conscience, j'entends ce sentiment intérieur d'un honneur délicat, qui vous assure que vous n'avez rien à vous reprocher. Encore une fois, qu'il est heureux de savoir vivre avec soi-même, de vous retrouver avec plaisir, de vous quitter avec regret ! Le monde alors vous est moins nécessaire : mais prenez garde que cela ne vous rende trop dégoûté. Il ne faut pas faire sentir de l'éloignement pour les hommes ; ils vous échappent, dès que vous leur échappez ; vous en avez besoin, vous n'êtes ni d'un âge, ni d'une

profession à vous en passer : mais quand on sait vivre avec soi-même et avec le monde, ce sont deux plaisirs qui se soutiennent.

54. Le sentiment de la gloire peut beaucoup contribuer à votre élévation et à votre bonheur ; mais il peut aussi vous rendre malheureux et peu estimable, si vous ne savez pas le gouverner : c'est le plus vif et le plus durable de tous les goûts. L'amour de la gloire est le dernier sentiment qui nous abandonne ; mais il ne faut pas le confondre avec la vanité. La vanité cherche l'approbation d'autrui : la vraie gloire, le témoignage secret de la conscience. Cherchez à satisfaire le sentiment de la gloire qui est en vous ; assurez-vous de ce témoignage intérieur ; votre tribunal est en vous-même, pourquoi le chercher ailleurs ? Vous pouvez toujours être juge de ce que vous valez. Qu'on vous dispute vos bonnes qualités où l'on ne vous connoît pas, consolez-vous-en. Il est moins question de paroître honnête homme, que de l'être : ceux qui

ne se soucient pas de l'approbation d'autrui, mais seulement de ce qui la fait mériter, obtiennent l'un et l'autre. Quel rapport entre la grandeur de l'homme, et la petitesse des choses dont il se glorifie ! Rien de si mal assorti, que sa dignité, et la vanité qu'il tire d'une infinité de choses frivoles ; une gloire si mal fondée marque une grande disette de mérite. Les personnes qui ont une véritable grandeur, ne sont pas sujettes aux éblouissemens de la vaine gloire.

55. Il faut, s'il est possible, mon fils, être content de son état : rien de plus rare et de plus estimable que de trouver des personnes qui en soient satisfaites ; c'est notre faute. Il n'y a point de condition si mauvaise qui n'ait un bon côté ; chaque état a son point de vue, il faut savoir s'y mettre ; ce n'est pas la faute des situations, c'est la nôtre. Nous avons bien plus à nous plaindre de notre humeur, que de la fortune. Nous imputons aux événemens les défauts qui ne viennent que de notre chagrin ; le mal est

en nous, ne le cherchons pas ailleurs. En adoucissant notre humeur, souvent nous changeons notre fortune. Il nous est bien plus aisé de nous ajuster aux choses, que d'ajuster les choses à nous. Souvent l'application à chercher le remède, irrite le mal ; et l'imagination, d'intelligence avec la douleur, l'accroît et la fortifie : l'attention aux malheurs les rapproche, en les tenant présens à l'âme. Une résistance inutile retarde l'habitude qu'elle contracteroit avec son état. Il faut céder aux malheurs, renvoyez-les à la patience ; c'est à elle seule à les adoucir.

Si vous voulez vous faire justice, vous serez content de votre situation. J'ose dire qu'après la perte que nous avons faite, si vous aviez eu une autre mère, vous seriez encore plus à plaindre. Ayez de l'attention aux biens de votre état, et vous en sentirez moins les peines. Un homme sage, à condition égale, a plus de biens et moins de maux.

Il faut compter qu'il n'y a aucune condition qui n'ait ses peines, c'est l'état de

la vie humaine : rien de pur ; tout est mêlé. C'est vouloir s'affranchir de la loi commune, que de prétendre un bonheur constant ; les personnes qui vous paroissent les plus heureuses, si vous aviez compté avec leur fortune, ou avec leur cœur, ne vous le paroîtroient guère. Les plus élevés sont souvent les plus malheureux. Avec de grands emplois et des maximes vulgaires, on est toujours agité ; c'est la raison qui ôte les soucis de l'âme, et non pas les places : si vous êtes sage, la fortune ne peut ni augmenter, ni diminuer votre bonheur.

56. Jugez par vous-même, et non pas par l'opinion d'autrui. Les malheurs et les déréglemens viennent des faux jugemens ; les faux jugemens des sentimens, et les sentimens du commerce que l'on a avec les hommes ; vous en revenez toujours plus imparfait. Pour affoiblir l'impression qu'ils font sur vous, et pour modérer vos désirs et vos chagrins, songez que le temps emporte et vos peines et

VOS

vos plaisirs, que chaque instant, quelque jeune que vous soyez, vous enlève une partie de vous-même ; que toutes choses entrent continuellement dans l'abîme du passé, dont elles ne sortent jamais.

57. Tout ce qu'il y a de plus grand n'est pas mieux traité que vous : ces honneurs, ces dignités, ces préférences établies parmi les hommes, sont des spectacles et des cérémonies vides de réalité : ne croyez pas que ce soient des qualités attachées à leur être. Voilà comme vous devez regarder ceux qui sont au-dessus de vous : mais ne perdons point de vue un nombre infini de malheureux, qui sont au-dessous ; vous ne devez qu'au hasard la différence qu'il y a de vous à eux. Mais l'orgueil et la haute opinion que nous avons de nous-mêmes, nous fait regarder comme un bien qui nous est dû, l'état où nous sommes ; et comme un vol, tout ce que nous n'avons pas : vous voyez bien que rien n'est plus injuste. Jouissez, mon fils, des avantages de votre état, mais souf-

frez-en doucement les peines. Songez que partout où il y a des hommes, il y a des malheureux. Ayez, s'il est possible, une étendue d'esprit, qui vous fasse regarder les accidens comme prévus et connus. Enfin souvenez-vous que le bonheur dépend des mœurs et de la conduite ; mais que le comble de la félicité est de la chercher dans l'innocence ; on ne manque jamais de l'y trouver.

T A B L E

DES

M A T I È R E S.

N ^o .	PAGE
1. <i>LES bons gouverneurs d'enfans sont rares. Ces avis sont ceux d'une mère et d'une amie</i>	- - 1
2. <i>Ce qu'on doit entendre par la gloire</i>	- - - - 2
3. <i>La fortune suit toujours la gloire qui est fondée sur le mérite</i>	- 4
4. <i>Il y a une espèce de modestie qui ne convient pas à un jeune homme. Parole d'Agésilas</i>	- - - 5

N ^o .	PAGE
5. <i>Véritable idée d'un héros. Les modèles de M. de Lambert sont dans sa famille</i>	6
6. <i>Vanter sa race, c'est louer le mérite d'autrui</i>	8
7. <i>Eloge du grand père de M. de Lambert</i>	8
8. <i>Eloge que le Roi en faisoit. Sa fidélité</i>	11
9. <i>Il y a des vertus qui ne s'acquièrent que dans la disgrâce</i>	12
10. <i>La douceur de M. de Lambert dans le commandement</i>	12
11. <i>Aimé et regretté</i>	13
12. <i>Toujours fidèle à sa raison et vertueux sans effort</i>	14
13. <i>Vous devez porter son nom avec dignité et imiter ses vertus</i>	14
14. <i>Il y a peu de grandes fortunes innocentes</i>	15
15. <i>Quelles sont les véritables vertus d'une mère. La mère de Phocion</i>	16
16. <i>Quel est l'ordre des devoirs</i>	16
17. <i>Religion. Ce qu'elle demande de nous</i>	17

	N ^o .	PAGE
	18. <i>Ce que Mme. de Lambert a fait pour son fils et ce qu'elle en exige</i>	19
6	19. <i>Respect que l'on doit aux grands. Véritable grandeur - - -</i>	20
8	20. <i>Le titre d'honnête homme est au-dessus des titres que donne la fortune - - -</i>	21
8	21. <i>Les amis rares à la cour. Voir la grandeur de près pour s'en désabuser - - -</i>	22
11	22. <i>Que les défauts des grands vous redressent - - -</i>	23
12	23. <i>Les bons cœurs sentent l'obligation de la bienfaisance, plus que les autres besoins de la vie - -</i>	23
12	24. <i>Fausse idée que les grands se forment de la grandeur - -</i>	24
13	25. <i>Les dignités ne sont pas les liens qui nous unissent aux hommes, si nous n'y joignons pas le mérite</i>	24
14	26. <i>Quels sont les devoirs de la société</i>	25
14	27. <i>La vérité dans les actions et les paroles caractérise les honnêtes gens</i>	26
15		
16		
16		
17		

N ^o .	PAGE
28. <i>La fausseté est l'imitation du vrai, et ne se pardonne pas</i> - -	27
29. <i>Danger de montrer de l'esprit aux dépens d'autrui</i> - -	28
30. <i>La raillerie difficile à manier. Le désbonorant offense moins que le ridicule</i>	28
31. <i>C'est par l'humeur qu'on plaît et qu'on déplaît</i> - - -	30
32. <i>Nécessité d'avoir des amis. Pour mériter d'en avoir un, il faut savoir l'être</i> - - -	31
33. <i>On n'est jamais heureux tout seul. Régler son amour-propre</i> -	33
34. <i>On ne peut être heureux avec sûreté que quand on l'est avec innocence</i> -	34
35. <i>Caractère de la politesse. Celle de l'esprit et celle des manières</i> -	35
36. <i>Quand on manque des manières de plaire, il faut doubler de mérite</i> -	37
37. <i>Politesse avec les femmes</i> -	37
38. <i>Il n'est jamais permis de les désbo- norer</i> - - -	39
39. <i>Danger de s'attirer leur haine</i> -	40
40. <i>Il est difficile de bien manier la louange</i> - - -	40

N ^o .	PAGE
41. Conduite à tenir avec ses concurrens	41
42. L'honnête homme aime mieux man- quer à sa fortune qu'à la justice	- 42
43. La vengeance est un sentiment bas, inconnu aux âmes élevées	- - 42
44. Dangers de l'amour, de la table et du jeu	- - - - 43
45. La volupté est étrangère aux per- sonnes raisonnables	- - - 44
46. L'envie est la passion la plus basse du monde	- - - - 45
47. L'avarice est un obstacle à la gloire. La libéralité est le plaisir des honnêtes gens. Elle se caractérise par la ma- nière de donner	- - - - 45
48. Comment il faut vivre avec ses in- férieurs	- - - - 47
49. Dans quelles vues le commandement a été établi. Les lois de l'humanité sont les premières auxquelles il faut obéir	- - - - 48
50. Chercher son bonheur en soi-même, sans fuir la société	- - - 50
51. L'étude de l'histoire est nécessaire. Ce qu'elle nous apprend	- - 5 ¹

N ^o .	PAGE
52. Travailler plutôt sur son cœur que sur son esprit - - -	54
53. Le fondement du bonheur est dans la paix de l'âme - - -	55
54. La vraie gloire cherche le témoi- gnage secret de la conscience - -	57
55. Etre content de son état ; personne n'est parfaitement heureux - -	58
56. Jugez par vous-même. Tout entre dans l'abîme du passé - -	60
57. Nous ne devons qu'au hasard la dif- férence qui est entre nos inférieurs et nous - - -	61

F I N.



DE L'IMPRIMERIE DE BAYLIS, GREVILLE-STREET,
HATTON-GARDEN.

AGE

54

55

57

58

60

61

TREET,